Le Monde Français du Dix-Huitième Siècle

Volume 5, Issue-numéro 2   2020

Transposition(s) and Confrontation(s) in the British
Isles, in France and Northern America (1688-1815)

Dirs. Pierre-François Peirano & Hélène Palma

Modalités du paysage écrit entre Adam Smith et Rousseau

Servanne Woodward
swoodwar@uwo.ca

DOI: 10.5206/mfds-ecfw.v5i1.11149

Modalités du paysage écrit entre Adam Smith et Rousseau

L'étude suivante est souplement centrée sur les descriptions des lieux naturels par Adam Smith (1723-1790) et Rousseau (1712-1778), partant du principe que puisque la description de paysage fait sa première apparition au dix-huitième siècle, les divers modes de cette ouverture restent à définir¹. Ce qui peut être retenu ici n'est pas tant l'influence directe de l'un sur l'autre, difficile à documenter et peut-être décentrée du propos des transpositions transatlantiques (1688-1815), ce qui retient l'attention est comment l'économiste mêle des considérations sociologiques et environnementales à ses vues de la nature comme ressources et comment Rousseau se détourne éventuellement de cette perspective pour adopter une position esthétique et contemplative sur l'île Saint-Pierre et lors de ses « promenades ».

Les transpositions transatlantiques ont été analysées dans *The Internationalization of Intellectual Exchange in a Globalizing Europe 1636-1780*, où se trouvent deux articles liés à notre propos, dont « William Kendrick as Translator of Jean-Jacques Rousseau », qui dans sa traduction anglaise d'*Emile* ramène les sensations épidermiques à des profondeurs physiologiques qui sont plus au fait des développements contemporains, et « Similarly, he uses the notion of 'sympathy' and its cognates when dealing with the identification that accompanies fellow feeling. He must have been aware of Edmund Burke's *Philosophical Enquiry into the Origin of our Ideas of the Sublime and Beautiful* (1757) and of Adam Smith's *Theory of Moral Sentiments* (1759), both of which had been published recently and gave those concepts new currency². Isabelle Bour suit les aléas de la traduction de *Julie, ou la Nouvelle Héloïse*, et d'*Emile*, les difficultés que Kendrick rapporte sur l'aspect intraduisible d'une langue l'autre et hésitant sur l'interprétation du mot « sympathy », ou « amour-propre » *versus* « amour de soi » — ce dernier différencié dans *Emile* (l'amour-propre se rapprochant de plus en plus de la vanité).³ Bour finit par évoquer Michael Locke McLendon ayant interprété l'amour-propre selon Rousseau, émotion qui le porte à le définir en tant que quête d'honneur.⁴

L'article « Encyclopedic Transfers and the Internationalization of Intellectual Work : Louis de Jaucourt » montre que Daniel Brewer est sensible à la critique de l'histoire des idées, ressenties comme trop abstraites, trop tendues vers des fins monolithiques, à une période insistant sur « le désenclavement », un terme de Daniel Roche potentiellement relié au cosmopolitisme, au global économique capitaliste qui est supposé initier ou suivre un brassage culturel éventuellement harmonieux, et à la « littérature monde ». ⁵ C'est-à-dire qu'en matière de méthodologie, il faudrait opter pour des visions particulières, transversales, attachées à des noms, plutôt qu'à des mouvements homogènes. C'est ce qui est tenté ici entre Smith et Rousseau dans le cadre de transpositions nécessairement divergentes mais progressant vers les mêmes fins—*grosso modo*, le bonheur de l'espèce humaine sous tous ses modes culturels-linguistiques.

---

¹ C'est le rapprochement qui guide l'important ouvrage des éd. Christopher J. Berry, Maria Pia Paganelli, Dennis C. Rasmussen, Craig Smith, *Adam Smith and Rousseau. Ethics, Politics, Economics* : Edinburgh Studies in Scottish Philosophy (Edinburgh : Edinburgh University Press, 2018). Parmi les contributeurs du volume se trouve Charles L. Griswold, « Being and Appearing : Self-Falsification, Exchange and Freedom in Rousseau and Adam Smith » pp. 185-213, qui, comme ses co-auteurs, n'hésite pas à comparer les systèmes de pensée pour en dégager les rencontres.

² Isabelle Bour, « William Kendrick as Translator of Jean-Jacques Rousseau », éd. Robert Mankin, *The Internationalization of Intellectual exchange in a Globalizing Europe 1636-1780* (Lewisburg : Bucknell University, 2018) p. 204 de pp. 197-210.

³ *Ibid.*, pp. 205-206.

⁴ *Ibid.*, p. 207, citant Michael Locke McLendon, « The overvaluation of Talent : An Interpretation and Application of Rousseau's Amour-Propre », *Polity* 36.1 (October 2003), pp. 115-138, p. 117.

⁵ Daniel Brewer « Encyclopedic Transfers and the Internationalization of Intellectual Work : Louis de Jaucourt », éd. Robert Mankin, *The Internationalization of Intellectual exchange in a Globalizing Europe 1636-1780* (*op. cit.*, p. 145 de pp. 143-162, citant Daniel Roche, *France in the Enlightenment*, trad. Aryhur Godhammer (Cambridge, MA : Harvard University Press, 1998).

Objectivement, le lien entre les deux philosophes peut être établi par une lettre de Smith à *l'Edinburgh Review*, qui répond aux *Discours sur les origines de l'inégalité* (1754), montrant que de la part de l'économiste écossais la dynamique sociale vue par Rousseau l'intéresse. Son ouvrage sur la richesse des nations mentionne également *L'Esprit des lois*, et Mandeville. Ses pensées sur la dangerosité de l'abrutissement des travailleurs des manufactures rencontre tout à fait celle de Condorcet, tous deux parlant d'une éducation nécessaire et compensatrice. Cependant, à propos des caractéristiques nationales intervenant dans l'interprétation des interactions humaines, de leur mise en spectacle d'aucune manière, la réflexion de Diderot du *Paradoxe sur le comédien* semble ici opportune. Il y réfléchit sur la grande entente dans l'incommunicabilité à cause des déviations de la réception d'une pensée sous l'impression d'une esthétique étrangère :

Comme il n'y a presque rien de commun entre la manière d'écrire la comédie et la tragédie en Angleterre et la manière dont on écrit ces poèmes en France.... il s'ensuit évidemment que l'acteur français et l'acteur anglais qui conviennent unanimement de la vérité des principes de votre auteur ne s'entendent pas et qu'il y a dans la langue technique du théâtre, une latitude, un vague assez considérable pour que les hommes sensés, d'opinions diamétralement opposées, croient y reconnaître la lumière de l'évidence.⁶

Ces avertissements pris en compte, il n'en reste pas moins que dans le domaine de la description des lieux, il s'agit d'abord d'une mise en spectacle de l'économie-politique humaine.

Cette tendance existe dans les peintures de paysage, avant d'en arriver au sublime anglais, et après avoir fait du paysage un simple fond de portraits. En tant que paysagiste de marines, jusques là principalement imaginaires, Joseph Vernet (1714-1789) avait reçu la commande des vues bien factuelles et illustratives, des ports de France : « A l'heure où la guerre de Sept Ans témoigne de la rivalité entre la France et l'Angleterre, la commande des Vues des Ports est teintée d'ambitions politiques. Il importe de faire savoir combien la France est puissante. Or, les ports sont des espaces où se concentre une part importante de l'activité économique du pays, activité amplifiée par les échanges commerciaux avec les colonies. La force militaire protège et assure ce développement »⁷. La possibilité de dénoter la puissance économique et militaire peut se lire dans un paysage peint, l'étude suivante s'intéresse principalement au paysage écrit.

L'hypothèse dynamique par laquelle *La Richesse des nations* (*The Wealth of Nations*, 1776)⁸ inscrit l'économie comme mode d'interaction sociale, lisible jusque dans le paysage, ou ce qui en tient lieu, est immédiatement évidente. Le paysage enregistre l'apparition puis le développement d'une activité humaine. Ainsi, la forêt serait inhabitée, stagnante ou dans un cycle de remplacement qui l'installe dans une permanence, lorsque ses nouvelles pousses sont piétinées par les passages, ses arbres matures brûlés et taillés jusqu'à ce qu'elle soit ruinée, pour faire place aux cultures puis au bétail, avant de faire l'objet d'un effort de conservation, ou plutôt de reconstitution sélective par la plantation de nouveaux arbres un siècle ou deux plus tard, le bois étant devenu localement une denrée rare, et donc lucrative, à moins qu'il soit moins cher de l'importer.⁹ Ainsi nous obtenons une description de paysage

⁶ Denis Diderot, *Paradoxe sur le comédien*, texte établi par Robert Abirached, Folio plus Classique (Paris : Gallimard, 1994 ; 2009), p. 10.

⁷ Virginie Alliot-Duchêne, « Peintre des marines de sa majesté le Roi », *Les Vues des ports de France, Joseph Vernet (1714-1789)* (Paris : Musée national de la Marine [Palais de Chaillot], 2003), p. 8 de pp. 8-21.

⁸ Cet article se réfère à l'édition électronique suivante, *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*, d'Adam Smith, Ebook no 3300, projet Gutenberg.org, publié le 28 février 2009, retouché le 7 septembre 2019 ; <http://www.gutenberg.org/files/3300/3300-h/3300-h.htm>

⁹ "In its rude beginnings, the greater part of every country is covered with wood, which is then a mere incumbrance, of no value to the landlord, who would gladly give it to any body for the cutting. As agriculture advances, the woods are partly cleared by the progress of tillage, and partly go to decay in consequence of the increased number of cattle. These, though

rationalisée, qui renvoie immédiatement à l'économie-politique des lieux. Ce serait là peut-être le mode de perception le plus répandu des spectacles des lieux naturels.

C'est bien le paysage socio-politique français des années 1787-1790, que nous pouvons retrouver dans l'ouvrage d'Arthur Young, publié en 1792, *Travels in France*.¹⁰ Young y note les signes de richesse ou de pauvreté selon la construction des habitations, l'état des cultures, des routes et des ponts (et le travail de cantonnier exigé des paysans), les hommes sans bas dans leurs sabots, le labeur des paysannes nu-pieds—par contraste au labeur féminin absent des campagnes anglaises—, les herbes sauvages ramassées dans les forêts et les bordures de chemin pour les vaches, et les paysages méritant le pinceau des peintres pour leur qualité « romantique » qui semble aussi celle du « pittoresque » de la misère. Une exception notable à cette vision économique est le premier paysage qui suit la mention des chevaux de prix que le roi possède à Pompadour, et où les volumes, la texture, la disposition des lieux évoque les éléments d'arrangements d'ingénierie (puisqu'en fin de compte il semble y avoir des architectures sous-jacentes corporelles, « robes » et mamelons, ou architecturales, en paliers et « amphithéâtre ») :

The beauty of the country, through the 34 miles from St. George to Brive, is so various, and in every respect so striking and interesting, that I shall attempt no particular description, but observe in general, that I am much in doubt, whether there be anything comparable to it either in England or Ireland. It is not that a fine view breaks now and then upon the eye to compensate the traveller for the dulness of a much longer district; but a quick succession of landscapes, many of which would be rendered famous in England, by the resort of travellers to view them. The country is all hill or valley; the hills are very high, and would be called with us mountains, if waste and covered with heath; but being cultivated to the very tops, their magnitude is lessened to the eye. Their forms are various: they swell in beautiful semi-globes; they project in abrupt masses, which inclose deep glens: they expand into amphitheatres of cultivation that rise in gradation to the eye: in some places tossed into a thousand inequalities of surface; in others the eye reposes on scenes of the softest verdure. Add to this, the rich robe with which nature's bounteous hand has dressed the slopes, with hanging woods of chesnut. And whether the vales open their verdant bosoms, and admit the sun to illumine the rivers in their comparative repose; or whether they be closed in deep glens, that afford a passage with difficulty [26] to the water rolling over their rocky beds, and dazzling the eye with the lustre of cascades; in every case the features are interesting and characteristic of the scenery. Some views of singular beauty rivetted us to the spot; that of the town of Uzarch, ... Derry in Ireland has something of its form, but wants some of its richest features. .... The immense view from the descent to Donzenac is equally magnificent. To all this is added the finest road in the world,

---

they do not increase in the same proportion as corn, which is altogether the acquisition of human industry, yet multiply under the care and protection of men, who store up in the season of plenty what may maintain them in that of scarcity; who, through the whole year, furnish them with a greater quantity of food than uncultivated nature provides for them; and who, by destroying and extirpating their enemies, secure them in the free enjoyment of all that she provides. Numerous herds of cattle, when allowed to wander through the woods, though they do not destroy the old trees, hinder any young ones from coming up; so that, in the course of a century or two, the whole forest goes to ruin. The scarcity of wood then raises its price. It affords a good rent; and the landlord sometimes finds that he can scarce employ his best lands more advantageously than in growing barren timber[...] the state of things in several parts of Great Britain, where the profit of planting is found to be equal to that of either corn or pasture. [...] Upon the sea-coast of a well-improved country, indeed, if coals can conveniently be had for fuel, it may sometimes be cheaper to bring barren timber for building from less cultivated foreign countries than to raise it at home. In the new town of Edinburgh, built within these few years, there is not, perhaps, a single stick of Scotch timber" (Book I, chapter XI, part I "Of the Produce of the land which always affords Rent").

¹⁰ Voir *Travels during the years 1787, 1788, 1789, and 1790, undertaken more particularly with a view of ascertaining the Cultivation, Wealth, Resources, and National Prosperity of the Kingdom of France*. Bury St. Edmunds, 1794. 4to. 2 vols. Vol. I. is a second edition, the first edition having been published in 1792. Reprinted, Dublin, 1798. 8vo. 2 vols. Le texte intégral est en ligne, consulté le 20.12. 2018: http://oll2.libertyfund.org/titles/young-arthur-youngs-travels-in-france-during-the-years-1787-1788-1789/simple#lf0455_head_007

every where formed in the most perfect manner, and kept in the highest preservation, like the well ordered alley of a garden, without dust, sand, stones, or inequality, firm and level, of pounded granite, and traced with such a perpetual command of prospect, that had the engineer no other object in view, he could not have executed it with a more finished taste.¹¹

Young offre rarement ce type d'appréciation esthétique prenant en compte les volumes et leur texture, comparant la nature à un arrangement pittoresque ménagé pour un coup d'œil de tableau de paysage, mais aussi, notant l'impossibilité référentielle lorsqu'un certain type de vue reste introuvable en Angleterre, et donc la description échoue, « intraduisible » même par approximation. Autrement, Young tend à évaluer la quantité de labeur requis pour garder les routes en bel état comme pour la construction d'un château.

Les résultats de ces spectacles économiques décrit le mode européen d'interaction, non seulement avec la nature dont il s'agit de tirer le produit de la survie, mais les conditions de cette dernière, selon les contrats de louage, taxes, impôts, et la proximité ou l'éloignement géographique des voies de transport (ports, voies fluviales, disponibilité des acheteurs voisins), qui déterminent psychologiquement et du point de vue de l'effort d'interaction pour tirer profit de la nature, ce qui est du meilleur intérêt pour les divers agents de ces transformations.

L'abbé Prévost ne conçoit pas autrement la description de paysage lorsqu'à l'arrivée du couple de Des Grieux et Manon Lescaut en Louisiane, les passagers observent leur nouveau cadre de vie :

Après une navigation de deux mois, nous abordâmes enfin au rivage désiré. Le pays ne nous offrit rien d'agréable à la première vue. C'étaient des campagnes stériles et inhabitées, où l'on voyait à peine quelques roseaux et quelques arbres dépouillés par le vent. Nulle trace d'hommes, ni d'animaux. Cependant le capitaine ayant fait tirer quelques pièces de notre artillerie, nous ne fûmes pas longtemps une troupe de citoyens du Nouvel Orléans, qui s'approchèrent de nous avec de vives marques de joie. Nous n'avions pas découvert la ville. Elle est cachée, de ce côté-là, par une petite colline .... ce qu'on nous avait vanté comme une bonne ville, n'était qu'un assemblage de pauvres cabanes.¹²

Paradoxalement la vue du rivage n'offre pas de paysage. Les lieux sont déserts d'animaux et de végétation, suscitant une émotion relative aux conditions de vie qu'il annonce. Comme Adam Smith, Prévost donne une vision générique des éléments qui composent le panorama. Ce type de description aurait donc des points communs avec une notation de danse, ou plutôt avec une carte de stratégie militaire, qui reste suffisamment sensible aux spécificités locales du terrain, sans véritable détails botaniques, ni atmosphériques, l'objet en étant du domaine de l'éventail des stratégies possibles pour l'interaction d'engagements humains.

Le paysage est donc pris dans une dynamique dont Smith établit la courbe en accéléré. Le panorama qu'offre un lieu donné permet de comprendre à quel point de l'industrie se trouve une société selon la gradation qu'il prévoit. La modification du milieu résultant en un paysage identifiable dans son évolution conçue comme un déroulement des avancées de l'industrialisation, avancées qui semblent désirables ou inévitables dans un lieu policé pour augmenter le confort de la nation. Ce concept économique du paysage en fait un milieu d'interactions humaines réelles, celles qui doivent occuper l'esprit de façon préférentielle, au lieu de ce goût délétère pour les romans de chevalerie, et les idylles pastorales qu'ils comportent, comme un fatras d'inepties importé de France. C'est du moins l'impression qui découle de la lecture du commentaire de Paulette Carrive à propos d'une lettre de

---

¹¹ *Ibid.*, pp. 55-56.

¹² *Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut*, Jean Sgard éd. (Paris : Garnier-Flammarion, 1995), pp. 202-203.

Smith¹³ où il s'agit de la comparaison de Mandeville et Rousseau sur ce qu'est l'homme naturel, ce qui le conduit à se lamenter sur le goût des jeunes gens pour la pastorale à cause de la vie oisive qu'elle propose de suivre.

Ce dernier point est d'ailleurs précisément l'une des caractéristiques de la façon dont Rousseau saisit le paysage des « promenades », lorsqu'il s'agit de rêveries. Furetière définit « promener » par « prendre l'air de la campagne » en carrosse ou plus souvent à pied.¹⁴ Prendre l'air semble en effet être le contre-pied de toute productivité matérielle. Ces excursions appartiennent au domaine de la récréation bénéfique pour la santé, impliquant que la vocation de la ville supprime les espaces verts. Il explique ainsi que « le cœur de Paris est loin des promenades ». Ce type d'opposition ville campagne s'harmonise d'ailleurs avec le rejet de la ville qu'affiche Rousseau dénonciateur de la civilisation. Smith voit dans ces lieux non productifs un espace qui comporte une valeur apparemment nécessaire, mais dont l'improductivité doit peser sur la couronne et non pas sur les sujets.¹⁵

A « paysage », Furetière explique encore qu'il s'agit d'un périmètre perceptible à la vue : « Les bois, les collines & les rivières font les beaux paysages »¹⁶. Le beau paysage invite à la promenade selon la nouvelle approche de description de ce type de peinture d'après Diderot, qui au salon de 1767, avec un groupe de compagnons imaginaires, il se lance dans un parcours qui se révèle utiliser les tableaux de Vernet. Cette façon de procéder fait abstraction des cadres et sélectionne parmi les points d'intérêt des tableaux une déambulation conversationnelle qui est couramment désignée par la « promenade Vernet ». Il s'agit de visite conviviale, de distractions en reports, et d'une invitation au voyage philosophique. Rousseau préfère écrire le paysage différemment, non dans ce qu'il donne à penser, mais d'abord dans sa promesse de bonheur.

Dans les *Confessions*, la première occurrence du mot « paysage » intervient pour signaler la vue verdoyante de sa chambre chez M^{me} de Warens. C'est la première fois que Rousseau voit un cadre champêtre de sa fenêtre, et il attribue cette bonne fortune à une émanation de la femme dont il est amoureux. En effet, leurs divers déménagements sont autant de variations sur le thème de la configuration des lieux, lui permettant des vues ou absences de vues sur le paysage naturel. L'idylle évoque la pastorale. Et cependant ce mélange de vues cadrées sur la verdure se décline sur un mode amoureux ambigu : les amants se furent contentés de platonisme pense-t-il, et leur rapport sexuel table sur un malentendu de M^{me} de Warens sur la nature masculine. Elle est prisonnière d'une conception exigüe d'amitié contre service rendu, qui l'empêche de saisir des relations plus libres. Ce genre de gêne, axée sur un rapport sexuel, évoque aussi bien le roman « gothique » où le paysage désert défile des fenêtres d'un carrosse ou bien les architectures carcérales qui apparaissent dans des lieux reculés difficilement accessibles ou impossibles à quitter. Il semblerait donc que le cadre sentimental,

---

¹³ Et pour les aventures trépidantes des romans de chevaleries comme second guide impraticable et dangereux à émuler. Cf. Paulette Carrive, « Une lettre d'Adam Smith », en référence à une de ses lettres publiées dans *Edinburg Review*, dans *Etudes philosophiques* 35 (1980) : p. 213 de pp. 203-214.

¹⁴ Antoine Furetière, *Dictionnaire universel*, semble considérer que la promenade implique de marcher, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50614b/f1680.image>

¹⁵ “Lands, for the purposes of pleasure and magnificence, parks, gardens, public walks, etc. possessions which are everywhere considered as causes of expense, not as sources of revenue, seem to be the only lands which, in a great and civilized monarchy, ought to belong to the crown” (Book V, Chapter II, Part I “Of the Funds, or Sources, of Revenue, which may peculiarly belong to the Sovereign or Commonwealth”).

¹⁶ Antoine Furetière, *Dictionnaire Universel*, cite Claude Gellée, dit Le Lorrain (très pastoral) et Feuquières (dont on trouve peu de traces sauf dans des « paysages de Bernard, d'après Feuquières » dans les *Nouvelles archives de l'art français* de 1802—voir p. 238.

<https://books.google.com/books?id=5WAEAAAAYAAJ&pg=PA238&lpg=PA238&dq=paysages+de+Bernard+d%27après+Feuquières&source=bl&ots=YNBY5OABO6&sig=ACfU3U3a1g2n7LB3enuukWCysninuOS4vg&hl=en&sa=X&ved=2ahUKEwizoZCC1MTIAhUIKK0KHQFpBdAQ6AEwCnoECAQQAQ#v=onepage&q=paysages%20de%20Bernard%20d'après%20Feuquières&f=false>), tome III <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50614b/f1496.image>

gothique—peut-être faut-il préférer le mot « baroque » pour Sade—, et sadien, aient des aspects de paysage en commun, dont les cadres de fenêtres—de maisons, carrosses, bateaux, prison—bref des ouvertures qui peuvent se refermer et isoler l'être dans un milieu hostile et mortifère.

La *Justine* de Sade présente ce genre d'élément. L'héroïne ouvre une haie touffue avec un couteau, ce qui lui permet de voir des victimes par les fenêtres allumées.¹⁷ Le couteau pénétrant les buissons annonçait le dispositif de viol. Sade semble alors pratiquer à la fois un retournement de la pastorale idyllique sentimentale et l'allégorie que pratique antérieurement la littérature baroque. Ainsi, le clocher s'enfonce dans la forêt qui se trouve dans un val comme symbole du changement de nature d'un signe de verticalité sainte, à une figure obscène. Lorsqu'elle se réveille de sous un chêne, Justine connaît d'abord le mode positif de la pastorale puis les horreurs du roman « gothique » : « Je me plais à contempler le paysage qui se présente à moi dans le lointain. Du milieu d'une forêt, qui s'étendait à droite, je crus voir à près de trois ou quatre lieues de moi, un petit clocher s'élever modestement dans l'air... Aimable solitude, me dis-je, que ton séjour me fait envie, tu dois être l'asile de quelques douces et vertueuses recluses.... ».¹⁸ Une bergère occupée à garder ses moutons lui vante la sainteté des Bénédictins et l'existence d'une « vierge miraculeuse », qui décide l'héroïne sadienne à se méprendre sur son lieu d'asile. Ce dernier se révèle une prison vicieuse isolée des habitations : « Dès que je fus descendue dans la plaine, je n'aperçus plus le clocher .... j'arrive au bord de la forêt, et voyant qu'il me reste encore assez de jour, je me détermine à m'y enfoncer....Cependant nulle trace humaine ne se présente à mes yeux ».¹⁹ L'utilisation du présent déictique nous projette dans la dynamique du parcours, et ne s'attarde guère sur la description des lieux, osant jusqu'à l'obscurité aveuglante. Après s'être perdue dans des fourrés apparentés à un labyrinthe nocturne, Justine connaît une nouvelle période de claustration et d'abus sexuels aux mains des Bénédictins. Notons une rencontre intéressante entre le paysage désert de Sade, le rivage désert de traces humaines de *Manon Lescaut*, et le paysage des rêveries rousseauistes, où il n'y a pas de traces de présence humaine. Trop ouvert ou trop fermé, cet espace « sauvage » peut atteindre le sublime. Il est effrayant ou écrasant. De toutes manières on s'y perd, et la possibilité d'y mourir apparaît probable, tandis que le cadre idyllique ne demande pas que l'on s'y fraye un chemin. Il s'agit d'un lieu qui produit divers beaux spectacles, et de voies ouvertes au passage et aux regards. Au niveau de l'invitation au voyage, le romanesque pastoral des paysages des *Confessions* ou des promenades rousseauistes rejoint la rêverie sadienne dans une économie oisive, non productive, voire dommageable du point de vue de l'activité sexuelle, mais sous couleurs de liberté et de bonheur dans la retraite.

La promenade romanesque occasionnant des descriptions de paysage réserve des surprises, des lieux cachés, où se configure le motif du labyrinthe : dans le cas de *Justine*, la forêt débouche sur un jardin gardé par le portier qui ressemble à un satyre ; dans le cas de *Paul et Virginie*, les enfants sont sauvés par leur chien qui aidait Domingue à les retrouver, alors qu'ils attendaient des chiens chasseurs et peut-être la mort ; dans le cas de *Manon Lescaut*, le désert transforme l'échappée vers la liberté (que Jean Sgard estime à 1300 kilomètres de long) en une rencontre avec la mort : « Mais j'étais effrayé de l'éloignement. Nous avions à traverser, jusqu'à leurs colonies, de stériles campagnes de plusieurs journées de largeur, et quelques montagnes si hautes et si escarpées, que le chemin en paraissait difficile aux hommes les plus grossiers et les plus vigoureux »²⁰. Manon meurt d'épuisement, de froid et de l'absence de secours dans une terre trop large, où la présence humaine est trop espacée et trop aléatoire

---

¹⁷ *Justine ou les malheurs de la vertu*, dans *Œuvres Sade Justine*. Eugénie de Franval. Idée sur les romans à Villeterque, avec une introduction de Jean-Jacques Pauvert, vol. 40 (Paris : édition exclusive membres du club français du livre, 1961), p. 344, de pp. 81-547.

¹⁸ *Ibid.*, p. 246.

¹⁹ *Ibid.*, p. 247.

²⁰ *Manon Lescaut*, *op. cit.* p. 213. Voir la note correspondante de Jean Sgard.

pour assister un passage sécurisé. Des Grieux devait également composer avec les lois, et les colonies espagnoles refusant d'accueillir les fugitifs qui auraient enfreint les lois françaises, il pouvait follement envisager de se joindre aux colonies anglaises.

C'est que le paysage visité par la promenade réserve non seulement des surprises, il recèle des marques d'une organisation humaine pesante : carcérale (les milieux fermés religieux aussi chez Sade), légale, celle des réseaux sociaux de l'époque, et en ce qui concerne Smith ou Rousseau, s'y joint celle de l'industrie humaine.

Ainsi dans ce passage du neuvième livre du *Promeneur solitaire* :

Je me rappellerai toute ma vie une herborisation que je fis un jour du côté de la Robailan, montagne du justicier Clerc. J'étais seul, je m'enfonçai dans les anfractuosités de la montagne, & de bois en bois, de roche en roche, je parvins à un réduit si caché que je n'ai vu de ma vie un aspect plus sauvage. De noirs sapins entremêlés de hêtres prodigieux dont plusieurs tombés de vieillesse & entrelacés les uns dans les autres fermoient ce réduit de barrières impénétrables, quelques intervalles que laissoit cette sombre enceinte n'offroient au-delà que des roches coupées à pic & d'horribles précipices que je n'osais regarder qu'en me couchant sur le ventre. Le duc la chevêche & l'orfraie faisoient entendre leurs cris dans les fentes de la montagne, quelques petits oiseaux rares mais familiers tempéroient cependant l'horreur de cette solitude. Là je trouvai la Dentaire héptaphyllos, le Cyclamen, le Nidus avis, le grand Laserpitium & quelques autres plantes qui me charmerent & m'amuserent longtemps. Mais insensiblement dominé par la forte impression des objets, j'oubliai la botanique & les plantes, je m'assis sur des oreillers de Lycopodium & de mousses, & je me mis à rêver plus à mon aise en pensant que j'étais là dans un refuge ignoré de tout l'univers où les persécuteurs ne me déterreroient pas. Un mouvement d'orgueil se mêla bientôt à cette rêverie. Je me comparois à ces grands voyageurs qui découvrent une île déserte, & je me disais avec complaisance : Sans doute je suis le premier mortel qui oit pénétré jusqu'ici ; je me regardais presque comme un autre Colomb. Tandis que je me pavanois dans cette idée, j'entendis peu loin de moi un certain cliquetis que je crus reconnoître ; j'écoute : le même bruit se répète & se multiplie. Surpris & curieux je me leve, je perce à travers un fourré de broussailles du côté d'où venoit le bruit, & dans une combe à vingt pas du lieu même où je croyois être parvenu le premier j'aperçois une manufacture de bas.

Je ne saurois exprimer l'agitation confuse & contradictoire que je sentis dans mon cœur à cette découverte. Mon premier mouvement fut un sentiment de joie de me retrouver parmi des humains où je m'étais cru totalement seul. Mais ce mouvement plus rapide que l'éclair, fit bientôt place à un sentiment douloureux plus durable, comme ne pouvant dans les antres mêmes des Alpes échapper aux cruelles mains des hommes, acharnés à me tourmenter. Car j'étais bien sûr qu'il n'y avoit peut-être pas deux hommes dans cette fabrique qui se fussent initiés dans le complot dont le prédicant Montmollin s'étoit fait le chef, & qui tiroit de plus loin ses premiers mobiles. Je me hâtai d'écarter cette triste idée & je finis par rire en moi-même & de ma vanité puérile & de la manière comique dont j'en avois été puni.

Mais en effet qui jamais eût dû s'attendre à trouver une manufacture dans un précipice ! Il n'y que la Suisse au monde qui présente ce mélange de la nature sauvage & de l'industrie humaine.

Cette promenade sur le mode du héroïco-comique doublé de sublime est libérée de l'herborisation réglée que pratique par ailleurs Rousseau, comme en atteste sa familiarité immédiate avec le nom des plantes dont il se fait un asile. Son déplacement est une succession de découvertes. Il est non systématique puisqu'il s'agit de s'amuser de la contemplation du micro-paysage des herbes jusqu'aux macro-perspectives des précipices. Elle ne semble donc pas découler d'un programme qui lui ferait suivre une coulée de terrain au sol homogène pour noter méthodiquement le type de plantes qui y pousse—comme il l'a fait dans d'autres circonstances pour couvrir ses cahiers d'herborisation, mettant

ainsi la promenade et l'écriture en étroite corrélation.²¹ Le moment voyeuriste « à travers un fourré de broussailles » révèle une manufacture de bas, un travail organisé s'il en est, et un réseau malveillant proliférant de comploteurs nécessairement instruits par ses persécuteurs—nous en serions presque à Juliette qui se pensant sauvée et reçue avec bienveillance pressent déjà la persécution qui va lui advenir. En dehors de la paranoïa (sans doute justifiée, voire cultivée de la part de Rousseau), l'alternance de nature sauvage, libre, et de celle qui est marquée par l'industrie humaine reste à retenir. La contemplation « religieuse » du créateur et de la création, et le labeur (de torture par exemple) se recourent ou plutôt se substituent l'un à l'autre chez Sade. Cependant, il ne s'agit pas obligatoirement d'une opposition entre liberté-retraite, et société policée.

Masano Yamashita inscrit l'association de travailleurs humains à la machine dans le courant de la paix contemplative parmi des gens de fréquentation paisible : « Far from presenting a critique of mechanization, Rousseau turns towards possible ways of conceptualizing the mechanic as a positive model for a peaceful, natural way of living »²². C'est peut-être là que se situera pour Rousseau l'usine dans un précipice, spectacle typique de la Suisse et qui lui est unique, à la fois bucolique-pastoral et pré-Futuriste. Yamashita souligne l'aspect passif dont Rousseau envisage le plaisir d'être dans une inertie intellectuelle et l'activité machinale de copier de la musique et d'herboriser en compagnie de Thérèse et de leurs animaux de compagnie comme degré presque zéro de civilisation²³. Sa lenteur et son inefficacité comme copiste montrerait son rejet de l'utilitaire qui lui interdit également d'accepter les patronages qui lui deviendraient pesants²⁴. Et cependant, les tisserands, faiseurs de bas et tailleurs de pierre sont décriés comme dépourvus de raison, et par trop mécaniques dans la productivité, se manifestant sous l'emprise des penseurs reconnus et de l'opinion des autres parce qu'uniformisés dans un phénomène de groupe amorphe²⁵. Cette perspective est d'autant plus dangereuse, que selon Anne Deney-Tunney, pour Rousseau, la perfectibilité de l'être humain inclut ses inventions technologiques et donc, « There is no autonomy from technology...it is inscribed in man and in nature, even if it risks destroying him »²⁶.

Sans doute existe-t-il une autre perfectibilité, celle qui serait orientée vers le machinal organique d'une nature non déchue, et non vouée au travail, à l'interdépendance, celle de la plante qui intégrerait Rousseau dans le paysage même qui occasionne ses contemplations, mais qui annulerait le mouvement d'identification et de pitié fondatrice de la société humaine²⁷. La plante comme trace mémorielle, celle qui dans son herbier lui rappelle la promenade ayant occasionné sa cueillette, peut avoir une distante parité avec la fonction de l'écriture, à laquelle on peut revenir en boucle : « Toutes mes courses de botanique, les diverses impressions du local, des objets qui m'ont frappé, les idées qu'il m'a fait naître, les incidents qui s'y sont mêlés, tout cela m'a laissé des impressions qui se renouvellent par l'aspect des plantes herborisées dans ces mêmes lieux. Je ne reverrai plus ces beaux paysages, ces forêts, ces lacs, ces bosquets, ces rochers, ces montagnes, dont l'aspect a toujours touché mon cœur : mais maintenant que je ne peux plus courir ces heureuses contrées je n'ai qu'à ouvrir mon herbier & bientôt

---

²¹ Cf. Nicole Biagioli, « Les botaniques des dames, badinage précieux ou initiation scientifique? », *Women in French Studies*, 2010, pp.1-13. hal-00327001

²² Je traduis, de Masano Yamashita, "Rousseau and 'The Mechanical Life'" dans Anne Deney-Tunney et Yves Charles Zarka eds, *Rousseau between Nature and Culture. Philosophy, Literature, and Politics*. Berlin, Boston : Walter de Gruyter GmbH, 2016, p. 67 de pp. 67-81.

²³ *Ibid.*, p. 68, p. 70.

²⁴ *Ibid.*, p. 74.

²⁵ *Ibid.*, p. 75, p. 77.

²⁶ Anne Deney-Tunney, "Rousseau and Technology: The invention of a New Ecological Paradigm" dans Anne Deney-Tunney et Yves Charles Zarka eds, *Rousseau between Nature and Culture. Philosophy, Literature, and Politics* (Berlin, Boston : Walter de Gruyter GmbH, 2016), p. 64 of pp. 57-65.

²⁷ Yamashita, « Rousseau », *op. cit.*, p. 69.

il m'y transporte ». La plante collectée ayant une dimension autobiographique, la promenade comme le recueillement le ramène toujours à lui-même ou à ses relations compromises avec l'humanité.

Charles L. Griswold juxtapose les textes afin d'évaluer *Jean-Jacques Rousseau and Adam Smith*²⁸. James R. Otterson explique :

.... of more concern to Griswold: to what extent are our interactions and exchanges in the marketplace between, in fact, constructed and projected artificial selves, as opposed to expressions of authentic selves? If I appeal to your interest, do I actually care about your interest, or is this mere posturing? If you similarly posture, then surely you know that I too am posturing — as I know you are .... and yet we proceed as if we are not posturing and as if we do not know that each of us is? .... Rousseau's problematic: the two persons into which I divide myself are in imagination only, subject to the self-delusions and lack of self-knowledge Rousseau argues each of us has; and, of course, it is still I who is doing the 'dividing,' 'imagining,' and judging. Smith seems to think that consulting the perspective of the impartial spectator can give us some critical distance from ourselves, some outside perspective and context from which to judge ourselves that can lend our judgment objectivity. But Rousseau questions not only whether an imaginary impartial spectator's perspective can be objective, but indeed whether such critical distance is even possible. If we are so opaque to ourselves, how much trust can we place in an imaginary perspective that it is at one step further remove from ourselves? .... This would not enable objectivity, however, but merely compound the opacity, self-ignorance, and mutual deception.²⁹

Voilà que Smith et Rousseau ressemblent de bien près à Marivaux, qui dans *Les Serments indiscrets* (1732), exprime à travers Lucile la constatation que nous ne savons qui nous sommes : «...on croit suivre ses sentiments, ses lumières, et point du tout ; il se trouve qu'on n'a qu'un esprit d'emprunt.... » ; « Je me perds de vue » (acte V, sc. ii). Otterson décrivant Smith et Rousseau selon Griswold pourrait résumer la philosophie du dramaturge : « Both of them believe that our current selves, including our moral sentiments, arise from a complex interaction between us and others in our experience, between us and our culture, and, in a way that is unfortunately forever opaque to us, between us and our various selves that we project to different people in different situations »³⁰. C'est ainsi que les caractéristiques nationales deviennent aussi déterminantes que les parcours individuels pour décrire la psychologie des interactions humaines, qui, nous l'avons signalé tout d'abord, influe sur le commerce et donc sur la lecture qu'offre le paysage—éventuellement, sur le paysage lui-même. Or ce paysage reflète non seulement où nous en sommes, du point de vue d'un progrès éventuel de la civilisation ou du moins de l'économie locale, mais également, il est révélateur de notre état psychologique, et de la configuration de nos échanges et contrats sociaux, sinon de qui nous sommes.

Adam Smith oppose les paysages de la liberté, c'est-à-dire sans agriculture ni manufacture (comme en Amérique du Nord) à ceux de la société policée. Mais trop de liberté, trop d'espace, incitent à la paresse, ce qui gaspille les forces vitales des terres, les ruine, en même temps qu'elle conduit à des abus tyranniques—tel l'esclavage, qu'il ne considère pas même rentable économiquement parlant. Le manque de contraintes légales, de parcelles de voisinage, de propriété, conduit à une anarchie délétère sensible sur les paysages d'Amérique dont il nous donne ce portrait sous les traits de l'hypotypose accélérée :

Though all the cattle of the European colonies in America were originally carried from Europe, they soon multiplied so much there, and became of so little value, that even horses were allowed to run wild in the woods, without any owner thinking it worth while to claim them. It must be a long time after the

²⁸ Griswold, *Jean-Jacques Rousseau and Adam Smith : A Philosophical Encounter* (London : Routledge, 2018).

²⁹ Dans *Notre Dame Philosophical Reviews*, journal électronique consulté le 11 janvier 2019: <https://ndpr.nd.edu/news/jean-jacques-rousseau-and-adam-smith-a-philosophical-encounter/>

³⁰ *Ibid.*

first establishment of such colonies, before it can become profitable to feed cattle upon the produce of cultivated land. The same causes, therefore, the want of manure, and the disproportion between the stock employed in cultivation and the land which it is destined to cultivate, are likely to introduce there a system of husbandry, not unlike that which still continues to take place in so many parts of Scotland. Mr Kalm, the Swedish traveller, when he gives an account of the husbandry of some of the English colonies in North America, as he found it in 1749, observes, accordingly, that he can with difficulty discover there the character of the English nation, so well skilled in all the different branches of agriculture. They make scarce any manure for their corn fields, he says; but when one piece of ground has been exhausted by continual cropping, they clear and cultivate another piece of fresh land; and when that is exhausted, proceed to a third. Their cattle are allowed to wander through the woods and other uncultivated grounds, where they are half-starved; having long ago extirpated almost all the annual grasses, by cropping them too early in the spring, before they had time to form their flowers, or to shed their seeds....The annual grasses were, it seems, the best natural grasses in that part of North America; and when the Europeans first settled there, they used to grow very thick, and to rise three or four feet high. A piece of ground which, when he wrote, could not maintain one cow, would in former times, he was assured, have maintained four, each of which would have given four times the quantity of milk which that one was capable of giving. The poorness of the pasture had, in his opinion, occasioned the degradation of their cattle, which degenerated sensibly from one generation to another. They were probably not unlike that stunted breed which was common all over Scotland thirty or forty years ago, and which is now so much mended through the greater part of the low country, not so much by a change of the breed, though that expedient has been employed in some places, as by a more plentiful method of feeding them.

Though it is late, therefore, in the progress of improvement, before cattle can bring such a price as to render it profitable to cultivate land for the sake of feeding them....³¹

La campagne policée et surpeuplée où le terrain est compté n'offre pas aussi facilement ce type d'ingérence. S'il y a gaspillage des ressources naturelles, elles sont traitées comme renouvelables ou part d'une évolution prévisible et indépendante du point de vue éthique. Nous sommes dans les faits et dans un engrenage économique qui donne plus de prix au blé qu'à la viande, plus à la viande qu'aux bois, etc... Cependant, ce sont les manufactures qui causent le plus vif dommage à l'humanité, moins à l'industrie et à sa production, qu'à ses facultés créatives et à son énergie vitale :

But the man who ploughs the ground with a team of horses or oxen, works with instruments of which the health, strength, and temper, are very different upon different occasions. The condition of the materials which he works upon, too, is as variable as that of the instruments which he works with, and both require to be managed with much judgment and discretion. The common ploughman, though generally regarded as the pattern of stupidity and ignorance, is seldom defective in this judgment and discretion. He is less accustomed, indeed, to social intercourse than the mechanic who lives in a town. His voice and language are more uncouth and more difficult to be understood by those who are not used to them. His understanding, however, being accustomed to consider a greater variety of objects, is generally much superior to that of the other, whose whole attention from morning till night is commonly

---

³¹ Adam Smith, *Op. cit.*, Book I, Chapter X, part II "Inequalities occasioned by the Policy of Europe". Enfin, la culture par destruction de la forêt, dans laquelle des vaches sont lâchées pour qu'elles y trouvent une maigre substance antithétique à la repousse, et ce par des fermiers réduits à survivre selon des projets myopes et contrevenant à l'intérêt de l'humanité et à la pérennité des ressources naturelles se retrouve présentement au Brésil. Les incendies de forêt détruisent « les poumons » de la planète, des pans entiers de la faune, et en dommage collatéral ou primaire, les voisins immédiats qui dépendent de l'écosystème de la forêt, destruction apparemment encouragée par un gouvernement brutal et qui utilise la misère relative des sujets gouvernés comme fer de lance d'une économie de type colonial commençant par une simple destruction des ressources naturelles pour les remplacer par une économie de marchés.

occupied in performing one or two very simple operations....But the understandings of the greater part of men are necessarily formed by their ordinary employments. The man whose whole life is spent in performing a few simple operations, of which the effects are perhaps always the same, or very nearly the same, has no occasion to exert his understanding or to exercise his invention in finding out expedients for removing difficulties which never occur. He naturally loses, therefore, the habit of such exertion, and generally becomes as stupid and ignorant as it is possible for a human creature to become. The torpor of his mind renders him not only incapable of relishing or bearing a part in any rational conversation, but of conceiving any generous, noble, or tender sentiment, and consequently of forming any just judgment concerning many even of the ordinary duties of private life. Of the great and extensive interests of his country he is altogether incapable of judging, and unless very particular pains have been taken to render him otherwise, he is equally incapable of defending his country in war. The uniformity of his stationary life naturally corrupts the courage of his mind, and makes him regard with abhorrence the irregular, uncertain, and adventurous life of a soldier. It corrupts even the activity of his body, and renders him incapable of exerting his strength with vigour and perseverance in any other employment than that to which he has been bred. His dexterity at his own particular trade seems, in this manner, to be acquired at the expense of his intellectual, social, and martial virtues. But in every improved and civilised society this is the state into which the labouring poor, that is, the great body of the people, must necessarily fall, unless government takes some pains to prevent it.³²

Après avoir attaqué la nature ambiante, c'est celle l'être humain qui est attaquée dans son potentiel. De nouveau, Smith fait appel non à un surplus de liberté, mais à un effort de gouvernance. Une étude récente de Martin Obschonka sur les blessures psychologiques profondes de la révolution industrielle se réfère à Smith, qui aurait saisi les effets néfastes du travail répétitif, dangereux et contraire à la prise d'initiative promue de façon exemplaire par les mines de charbon³³. Une des compensations pour l'effet délétère des manufactures serait l'éducation, et la création d'établissements scolaires, qui contraindraient cette dévolution qui affecte en premier lieu l'imagination et la créativité. Condorcet entrevoyait les mêmes dégradations et les mêmes moyens compensatoires³⁴.

Un des passages des plus sympathiques de *La Richesse des nations* met en scène un garçonnet qui a trouvé le moyen de se libérer de la machine, ou qui modifie la machine pour pouvoir aller jouer :

In the first fire-engines, a boy was constantly employed to open and shut alternately the communication between the boiler and the cylinder, according as the piston either ascended or descended. One of those boys, who loved to play with his companions, observed that, by tying a string from the handle of the valve, which opened this communication, to another part of the machine, the valve would open and shut without his assistance, and leave him at liberty to divert himself with his play-fellows. One of the

---

³² *Ibid.*

³³ « The Industrial Revolution Left Psychological Scars that Can still be seen Today » *Harvard Business Review* (le 26 mars 2018), <https://hbr.org/2018/03/research-the-industrial-revolution-left-psychological-scars-that-can-still-be-seen-today>

³⁴ Cf., « Condorcet's Report on Education » des 20-21 avril, 1792, pp. 346-371 de la compilation de documents par John Hall Stewart, *A Documentary Survey of the French Revolution* (New York : Macmillan Company, 1951) où Condorcet semble trouver moins pressant l'éducation des paysans que des travailleurs à la chaîne : « Furthermore, as industrial processes are perfected, their operations become more and more subdivided, or there is an increasing tendency to give each individual a purely mechanical task, limited to a few simple movements...and in which the mind functions but little. Hence, the perfecting of Industries will become, for part of the human race, a cause of stupidity...will introduce both a humiliating inequality and the seed of dangerous troubles, unless more extensive education offers to individuals of this same class a resource against the inevitable effects of the monotony of their daily occupations », p. 352, passage qui m'a été signalé par April G. Shelford (American University, Washington) à l'occasion de sa communication à la conférence de Toulon, 28-29 mars, 2019.

greatest improvements that has been made upon this machine, since it was first invented, was in this manner the discovery of a boy who wanted to save his own labour.³⁵

Dans les manifestations les moins sympathiques de la recherche de se décharger de son travail serait celle d'une exploitation du labeur des autres au point de devenir simple parasite social. L'on peut espérer qu'une sympathie solidaire ou la compassion tempèrerait l'exploitation.

A l'instar de Rousseau qui évoque la pitié comme l'émotion inévitable fondatrice de la société, Adam Smith estime que l'imagination est radicalement nécessaire à la sympathie envers les maux d'autrui, et c'est bien la richesse de sensibilité de cette imagination qui rend efficace le principe de compassion, le premier mouvement moral par lequel il lance son étude de *The Theory of Moral Sentiments*. Or dans *The Wealth of Nations*, non seulement l'imagination s'étiole, mais la pensée souffre en proportion de l'accumulation de richesses et l'économie d'effort promue par l'extrême spécialisation du travail à la chaîne dans les manufactures, et selon sa propre logique, ayant un effet délétère sur le courage et la fibre morale des citoyens. Ainsi, le bonheur pratique d'une vie moins chère et plus productive qui assurerait un confort physique minimal accru joue rapidement contre le bonheur moral des membres de la société et sans doute contre sa sécurité. En effet Smith spéculait sur le passage d'une culture agraire voire tribale au modernisme, considérant que l'extrême spécialisation des actes répétitifs indépendants de la conception ni de la connaissance du produit fini des manufactures anéantit jusqu'au jugement des travailleurs.

C'est-à-dire qu'au-dessous d'un certain seuil de liberté créative, il n'y aurait plus d'appel à la raison ni à l'émotion qui tienne, mais de surcroît, sans empathie, il n'y aurait plus de bonheur moral-éthique pour autant que ce type de bonheur soit nécessairement désirable et partagé : « How selfish soever man may be supposed, there are evidently some principles in his nature, which interest him in the fortune of others, and render their happiness necessary to him, though he derives nothing from it, except the pleasure of seeing it »³⁶. Un point commun donc entre Smith et Rousseau serait le constat que ce qui rend heureux dérive du spectacle du sentiment de bonheur chez les autres. C'est pourquoi Rousseau dit aimer les spectacles de danse publique en Suisse, ou donne de l'argent à des petits garçons qui veulent acheter les pommes d'une petite fille aussi désirable que ses fruits. La compassion connaît donc un pendant entièrement positif, le bonheur, demandant sans doute un effort d'imagination. Ainsi, ce qui sauve les agriculteurs de l'abrutissement est la condition changeante de leurs outils, des animaux qui les assistent, du temps qu'il fait, de la qualité et de la variété des graines, demandant un éveil permanent de l'imagination et de l'adaptation à un ensemble de circonstances à maîtriser globalement dans un but de production précis. La rareté de chaque opération ne permet pas la spécialisation du labeur ni l'isolation des gestes par rapport à leur succession et combinaison nécessaire à la production agricole. En un mot, il reste une liberté aux paysans, et au promeneur avide de spectacle qui puisse le rendre heureux. Il s'agit bien de l'improductivité qui laisse Smith dans une position ambiguë quant au bonheur de l'humanité.

Et c'est ce que la machine promettait en allégeant l'effort conceptuel et temporel du travail pour donner le temps de jouer, une activité récréative fortifiant l'imagination. Il ne s'agit alors non pas de paresse mais de la liberté d'exercer sa créativité libérée du labeur. La machine libératrice de Smith rejoint à ce point une conception du bonheur que trace Rousseau, dans ses promenades, et qui revient à se libérer entièrement des contingences matérielles.

Car pour ce qui est de Rousseau, ses promenades à travers la campagne sont marquées par la rêverie, soit l'imagination débridée et libérée des contingences pratiques nécessaires au maintien de la vie. Elles se déroulent essentiellement dans le détachement des chemins terrestres, puisqu'elles lui

---

³⁵ Adam Smith, *op. cit.*, book I, chapter I.

³⁶ Lecture in 1755, quoted in Dugald Stewart, *Account Of The Life And Writings Of Adam Smith* LLD, Section IV, 25.

procurent la sensation de « planer » dans le ciel « Je pris un tel goût à planer ainsi dans l'Empyrée » (*Promenades*, livre IX). Dans « frêles bonheurs » Tzvetan Todorov conclut que Rousseau apprend à se dégager des conditions physiques externes qui l'entourent par une retraite imprenable dans son for intérieur.³⁷ Ce n'est plus l'écriture, liée à la mémoire, à la séquence, mais un brin de plante séchée de son herbier qui lui sert de mémoire par rapport à un enchantement d'imagination. En effet chaque brindille pressée entre les pages de ses volumes muets lui retrace toute une promenade, ses circonstances et les rêveries qui l'occupaient. Il s'agit d'un objet-mémoire qui ne passe pas par la dimension linguistique. La plante résiduelle reporte au mouvement vivant intimiste, une suite de sensations et d'émotion. Elle déclenche en boucle un état d'esprit heureux qui se rejoue à volonté, et un parcours émotionnel privé qui se passe de communication détaillée à l'adresse de ses lecteurs. En fait, un débris du paysage emporté rapporte le promeneur à un circuit sensoriel et onirique. Il s'agit là d'un plaisir contenu, non communicatif, reproductible de soi à soi exclusivement. Ce type d'activité est antithétique à la société comme à l'industrie, à la langue enfin. C'est un plaisir privé, sans but autre que le bonheur d'être—sans propos. Le jeu et l'imagination ne départagent pas Smith de Rousseau. Il s'agit de deux façons de chercher le bonheur, mais le traitement du mouvement corporel libre ou machinal de Rousseau n'interfère pas avec l'imagination s'il ne requiert pas une attention astreignante. La rêverie reste libre dans les gestes machinaux, jusque dans la danse commune, qui suit elle aussi des gestes réglés, et dans l'activité de fouler le raisin, labeur productif qui engage une part de jeu.

En effet, Rousseau se réjouit de la danse célébrant le succès de la récolte, et le labeur dansant de fouler le raisin, les récoltes idylliques d'un décor pastoral. La nature, le paysage, l'agriculture deviennent symboles de liberté contre les structures de surveillance, de claustration, de vitesse même, puisque Rousseau préfère finalement la promenade oisive, non seulement la lenteur, mais l'arrêt, à plat-ventre sur le sol pour contempler l'espace surplombant les paysages verticaux. Car l'opposition entre le labeur astreignant et la promenade n'est pas tant celle d'un espace intérieur et extérieur, qu'une position psychologique et corporelle voire sensorielle. L'impact de cette déclaration est contextualisé depuis quelque temps déjà, par les expériences panoramiques et les nouvelles vues verticales détachées de la terre, et qui sont menées et relancées par les vols en Montgolfières.³⁸ Avec la promenade, il s'agit d'offrir une perspective en mouvement, d'un paysage en déroulement ou en arrêt, dans une pente parcourue des yeux qui ramène à l'imaginaire autant qu'à l'enregistrement et la collection de ses moments de bonheur.

Pour mieux juger de l'interprétation du paysage selon Rousseau, deux passages décrivant l'île de Saint-Pierre retiennent l'attention. Le premier provient des *Confessions*, et en donnent une vue panoramique :

L'île de Saint-Pierre, appelée à Neufchâtel l'île de la Motte, au milieu du lac de Bienne, a environ une demi-lieue de tour ; mais dans ce petit espace elle fournit toutes les principales productions nécessaires à la vie. Elle a des champs, des prés, des vergers, des bois, des vignes.... Une terrasse fort élevée en forme la partie occidentale, qui regarde Gleresse et Bonneville. On a planté cette terrasse d'une longue allée qu'on a coupée dans son milieu par un grand salon, où, durant les vendanges, on se rassemble les dimanches de tous les rivages voisins, pour danser et se réjouir.³⁹

³⁷ D'abord publié chez Hachette : Tzvetan Todorov, *Frêles bonheurs : Essai sur Rousseau* (Paris: Hachette, 1985).

³⁸ Cf. l'article de Lily Bank, « "Unlimiting the Bounds": the Panorama and the Balloon View », *The Public Domain Review* (le 8 mars 2016, disponible à <https://publicdomainreview.org/2016/08/03/unlimiting-the-bounds-the-panorama-and-the-balloon-view/> , consulté le 6 janvier 2019, et sur le lien, <https://www.open.edu/openlearn/history-the-arts/visual-art/virtual-reality-19th-century-style-the-history-the-panorama-and-balloon-view>

³⁹ Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions* (Paris : Garnier Frères, 1865) Partie II, livre XII, p. 566. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k58133309/f6.image>

Rappelons que Rousseau s'y pense banni de la société, c'est-à-dire qu'il se pose désormais comme nul en ce qui concerne l'influence de ses écrits. Il en vient à embrasser son anéantissement dans une demeure ouverte faite de feuillages et d'herbes. Ce passage signale ensuite la maison commode du receveur, tandis que dans les *Rêveries du promeneur solitaire*, il commence par cette maison hospitalière et son « contenu » avant passer à celui de l'île, qui ressemblerait à un abrégé de l'industrie de l'agriculture entremêlé de jardins ou parcs :

Il n'y a dans l'île qu'une seule maison, mais grande, agréable et commode, qui appartient à l'hôpital de Berne ainsi que l'île, et où loge un receveur avec sa famille et ses domestiques. Il y entretient une nombreuse basse-cour, une volière et des réservoirs pour le poisson. L'île dans sa petitesse est tellement variée dans ses terrains et ses aspects qu'elle offre toutes sortes de sites et souffre toutes sortes de cultures. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, de gras pâturages ombragés de bosquets et bordés d'arbrisseaux de toute espèce dont le bord des eaux entretient la fraîcheur ; une haute terrasse plantée de deux rangs d'arbres borde l'île dans sa longueur, et dans le milieu de cette terrasse on a bâti un joli salon où les habitants des rives voisines se rassemblent et viennent danser les dimanches durant les vendanges.... On ne m'a laissé passer guère que deux mois dans cette île, mais j'y aurais passé deux ans, deux siècles et toute l'éternité sans m'y ennuyer un moment, quoique je n'y eusse, avec ma compagne, d'autre société que celle du receveur, de sa femme et de ses domestiques, qui tous étaient à la vérité de très bonnes gens et rien de plus, mais c'était précisément ce qu'il me fallait.⁴⁰

Ces bâtiments commodes et la terre accueillante s'apprécient en marge de l'économie de souffrance et de l'hôpital. Elle partage l'économie du bonheur de Rousseau, à partir de la douleur d'avoir été exclu de la société, exilé, il bénéficie néanmoins d'une nature luxueuse, aménagée en grand parc au sein duquel une petite ferme autonome assure le confort sans qu'il n'y ait de responsabilité sociale ni domestique à envisager. Son activité mentale part du spectacle de la nature, ou de la paix et du bonheur des autres. Les mêmes mots s'y rapportent et s'y retrouvent, la nature devenant un jardin-salon.

Dans *Le Jardin imparfait. La pensée humaniste en France*, Tzvetan Todorov interprète les contemplations de Rousseau comme encore trop dépendantes de l'extérieur pour assurer un frêle bonheur détaché des circonstances et aléas, et citant Rousseau, qui se demande de quoi est faite la jouissance de la promenade, il signale un mouvement de retrait en soi qui participe de l'évanouissement de sa personne : « de rien à l'extérieur de soi .... de sa propre existence ».⁴¹ Si la pastorale n'évoque qu'une récréation de récolte festive, et les plaisirs de la retraite, l'amitié d'une humanité sans conflits et d'un contact restreint ou réglé par les gestes collectifs de récolte ou de danse, le labeur du vivant conjoint à la machine qui abîme la vitalité selon Smith n'est pas de l'ordre de la préoccupation de Rousseau. Les salles-jardins de danse des vendangeurs accueillent des présences intermittentes, cycliques, mais leur structure végétale semble visitée le plus souvent, vide de ses vendangeurs. C'est d'ailleurs une des lancées des paysagistes jusqu'aux Impressionnistes, de faire disparaître la présence humaine, ou de la représenter miniaturisée dans de sublimes paysages : Hubert Robert et l'interprétation émotionnelle de Turner vont dans un sens qui se détache de la sociologie, des peuples, de l'économie sociale. C'est ainsi que Rousseau tourne aussi le dos à l'utilisation pharmaceutique des plantes, qui rappelleraient les misères corporelles de l'humanité. Ce qu'il retient du corps humain, le sien, est fondu dans l'appréhension sensible et sans point focal. La joyeuse liberté de jeu que pourrait procurer l'industrie se déroule dans le temps, contre des modifications néfastes à la productivité et aux matières premières des lieux naturels et au genre humain selon Smith. Eventuellement, le paysage du

---

⁴⁰ Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire* (Genève, 1782), cinquième promenade, p. 99. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9618103m/f5.image>

⁴¹ (Paris: Grasset, 1998), p. 63.

bonheur selon Rousseau permettrait de s'oublier et d'oublier l'humanité dans l'espace— ce paysage fût-il traversé d'une usine de bas—, en l'embrassant du regard et à perte de vue.

Deux types de descriptions de paysage auront été envisagés ci-dessus : le paysage-jardin, ou le paysage « riant », accueillant, et le paysage impénétrable. Ce dernier sort de l'économie-politique alors que le premier y reporte. L'un fait partie de la productivité et de la survie, l'autre est du domaine de la prison, de l'impasse ou de la perte de soi (prison ou désert) qui pourrait-être mortifère ou au contraire, libératrice et régénératrice. Le paysage reste propice à la promenade, et à l'organisation corporelle et imaginative du promeneur. Nous serions tentés de conclure qu'il s'agit d'une autre manière d'exprimer le beau (à la mesure humaine) *versus* le sublime (comme démesure).

Servanne Woodward
University of Western Ontario